

---

## LES GRANDS SALONS LITTÉRAIRES AU MUSÉE CARNAVALET

---

Comme l'an dernier, j'invite les lecteurs de la *Revue d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne* à me suivre quelques instants au Musée Carnavalet pour y admirer l'Exposition des grands Salons littéraires et donner un rapide coup d'œil à tous ces personnages, grands et petits, qui ont honoré ou côtoyé les belles-lettres, depuis les ruelles des précieuses, jusqu'à l'ermitage de M<sup>me</sup> Récamier, en passant par le royaume de la rue Saint-Honoré de M<sup>me</sup> Geoffrin. Sujet si vaste et si varié qu'il faudrait tout un volume pour le traiter comme il convient : bornons nos efforts à l'effleurer légèrement et à ne dire en peu de lignes que l'essentiel.

Constatons tout d'abord qu'à Carnavalet nous sommes pour ainsi dire en terre bretonne, tant par le nom du célèbre Musée de la Ville de Paris (Carnavalet est une déformation parisienne de Kernevenoy, nom d'un des premiers propriétaires de l'hôtel), que par le séjour prolongé de M<sup>me</sup> de Sévigné, dont le souvenir est inséparable de cette résidence.

Dès l'entrée nous sommes accueillis par le pastel connu de Nanteuil, représentant la marquise avec sa coiffure à la Hurluberlu. Dans la même salle on remarque deux significatifs dessins à la pierre noire de Dumonstier : la duchesse de Longueville, l'héroïne de la Fronde, et la marquise de Sablé, cette malade imaginaire qui trouva le moyen, avec ses vapeurs et son éternelle crainte de la contagion et de la mort, de vivre jusqu'à quatre-vingts ans. Dans le même panneau, un intéressant portrait de M<sup>me</sup> de la Sablière, la

protectrice de La Fontaine. En face, une Julie d'Angennes de Rambouillet, regard pénétrant, traits irréguliers qui ne sont pas cependant déplaisants; — et enfin dans des vitrines, quelques autographes et gravures : un Benserade satisfait, un Sarrazin séduisant, un Ménage qui ne l'est pas, un Châpelain qui l'est encore moins et un Voiture sympathique.

Le passage dans la salle suivante souligne la léthargie des salons pendant le pouvoir personnel du Grand Roi : toute l'activité est à Versailles et personne n'oserait, même sur le terrain littéraire, soutenir la concurrence avec la Cour. On arrive sans transition à la Régence, figurée par une agréable princesse de Conti et une duchesse du Maine, la trépidante et déconcertante châtelaine de Sceaux; l'on passe ensuite rapidement au royaume de la rue Saint-Honoré, symbolisé par trois œuvres de choix : deux portraits de Nattier, ceux de M<sup>me</sup> Geoffrin, la maîtresse du lieu, et de sa fille, M<sup>me</sup> de la Ferté-Imbault; et celui de Stanislas II, roi de Pologne, par Levitzki. Les deux femmes, qui eurent de leur vivant si peu d'affinités, ont fourni au peintre d'admirables modèles, presque semblables; elles sont drapées dans les somptueuses toilettes de l'époque, avec des visages d'une finesse charmante, presque identiques, la grâce peut-être un peu plus accentuée chez la mère.

Quant à Stanislas, c'est un personnage séduisant au possible, dont le peintre polonais a dû rendre brillamment la distinction et l'agrément. Stanislas destinait cette toile à M<sup>me</sup> Geoffrin, qui devait en échange lui remettre l'œuvre de Nattier; mais elle ne put se résoudre à s'en séparer et elle garda les deux portraits.

On sait que le roi l'appelait sa maman, en souvenir de l'accueil maternel qu'il avait reçu chez elle, alors qu'il était simplement prince Poniatowski. Il donnait à cette expression son véritable sens respectueux, et non celui équivoque que Rousseau crut pouvoir employer pour M<sup>me</sup> de Warens.

Ajoutons d'ailleurs qu'une différence d'âge de plus de trente ans séparait cette mère et ce fils adoptif.

On eût aimé à saluer M. Geoffrin et à connaître enfin les traits de ce mari effacé. Mais il reste aussi discret mort que vivant, et c'est en vain qu'on cherche ce convive absent, qu'un invité des fameux dîners du mercredi se montra étonné de ne pas apercevoir un jour à sa place habituelle : « Qu'est donc devenu, demanda-t-il à M<sup>me</sup> Geoffrin, ce vieux monsieur qui était toujours au bout de la table ? » Et elle de répondre, impassible : « C'était mon mari; il est mort... »

Les deux Nattier et l'œuvre de Levitzki furent légués par M. de la Ferté-Imbault, lequel survécut à sa femme, à un neveu direct, M. d'Estampes. Le marquis d'Estampes actuel est l'heureux possesseur de ces trois toiles de choix. Honorons ceux qui, malgré la rigueur des temps, savent conserver intact le patrimoine à eux transmis !

Comment rendre maintenant l'impression que vous laissent des portraits comme ceux de Voltaire, de Diderot, de Buffon et de Fontenelle ? On admire ici non seulement le talent du peintre, mais le rayonnement du personnage. Voici, par exemple, un Voltaire, à vingt-quatre ans, par Largillière : nous voyons enfin l'homme qui devait remuer si profondément son siècle, sans un menton en galoche, sans cette expression sarcastique que seule la postérité connaîtra. C'est ici le turbulent libelliste de la Régence, dont les traits caractéristiques sont déjà inscrits sur sa figure, mais dont les yeux, si vivants et intelligents, n'ont pas encore cette dureté, — et dont la bouche, moqueuse, mais avec la grâce de la jeunesse, n'évoque pas encore ce sarcasme, ce « hideux sourire » qui seront plus tard figés sur le masque de la maturité et de la vieillesse. Nous avons devant nous un Voltaire très adouci et plein de charme.

Me serai-je trompé ? Il me semble que Jean-Jacques n'occupe à Carnavalet qu'une place de second plan. Ce

qu'on voit de lui est assurément très digne d'attention, notamment le manuscrit autographe de la Profession de foi du vicaire savoyard, et un dessin, criant de vérité, le représentant d'après nature au Café de la Régence en 1775, crayon de Philippe Caresne; mais on croit deviner qu'on n'a pas voulu donner une place éminente dans une exposition, dédiée pour ainsi dire aux femmes, à l'homme qui dans ses rapports avec elles, a mis si peu de dignité et formulé si souvent contre ses bienfaitrices de si injustes récriminations.

Le portrait de Diderot par Louis-Michel Vanloo donne une bien complète satisfaction; il est impossible en effet de rendre avec plus de maîtrise une physionomie intelligente. J'ai déjà parlé de rayonnement; l'expression ne saurait mieux s'appliquer qu'à ce modèle, dont le regard est génial, et l'attitude dominatrice.

Rien de semblable chez M. de Buffon; l'homme de Montbard n'est pas ici à sa table de travail avec ses traditionnelles manchettes. Drouais l'a campé debout, bien de face, dans un costume de velours cramoisi, s'ouvrant sur un gilet jaune somptueux, et avec l'allure du marquis épanoui et arrogant que les comédiens français ont coutume de nous présenter dans les pièces du répertoire.

Très dignes d'admiration sont aussi les portraits de Fontenelle, en tenue d'intérieur; de Thomas, l'académicien, bien oublié aujourd'hui, mais très sympathique personnage; d'Helvétius, délicieux presque trop, et de sa femme, ainsi que ceux de M<sup>me</sup> du Chatelet, de M<sup>me</sup> d'Epinaÿ, de M<sup>me</sup> de Tencin et de M<sup>me</sup> de Graffigny. A un degré moindre, mais intéressants aussi, ceux de Delille, figure tourmentée; du cardinal de Bernis, joufflu et confortable dans un manteau d'hermine; enfin un pastel vivant du duc de Choiseul, qui prouve, comme l'ont écrit les Goncourt à son sujet, qu'on peut sans traits réguliers et avec une figure presque banale,

être cependant un homme à succès, grâce à des yeux caressants et malicieux.

A citer encore, et tout à fait à part, un Greuze infiniment séduisant, comme facture, attitude et traits du personnage : le portrait de de la Live de Jully, dans un costume d'une tonalité brune, jouant de la harpe et tourné de face vers le public; l'expression est pleine de grâce. Cette toile est une des plus agréables de l'Exposition.

M<sup>lle</sup> Aïssé mérite aussi un regard, non pas tant par la qualité du pastel exposé, retouché, m'a-t-il semblé, avec quelque indiscretion, que par les souvenirs qu'elle évoque. Petite circassienne, achetée à l'âge de sept ans par le prévoyant et libertin M. de Fériol, alors ambassadeur à Constantinople, laquelle déjoua plus tard les calculs de son maître, eut une intrigue de très bon ton avec le chevalier d'Aydie et fonda en France une famille dont la descendance existe encore. La tête est expressive et jolie, peut-être un peu banale; mais après la lecture d'un des Lundis de Sainte-Beuve, elle devient des plus suggestives..

Dans le genre anecdotique, je ne saurais oublier plusieurs Hubert Robert, scènes intimes chez M<sup>me</sup> Geoffrin; une soirée de musique chez la même, non signée, et le petit tableau d'Olivier, du musée du Louvre, le thé à l'anglaise au Temple, chez le prince de Conti, qui nous montre un Temple moins tragique que celui de la Terreur et nous apprend que l'heure du thé, avec les élégantes toilettes, les pâtisseries variées et même les musiciens était déjà connu de nos arrière-grands-parents.

Il y aurait encore bien des choses à mentionner, mais il faut se borner. Toutefois, avant d'aller présenter nos hommages à M<sup>me</sup> Récamier, arrêtons-nous un instant devant trois vitrines contenant des objets qu'on ne verra probablement plus jamais réunis et bien remarquables à divers titres. D'abord un très beau service en porcelaine de Vienne, offert par l'Impératrice Marie-Thérèse d'Autriche à

M<sup>me</sup> Geoffrin, avec couverts en porcelaine et vermeil : ensemble du meilleur goût, appartenant au marquis d'Estampes. Puis, une boîte rectangulaire à pans coupés ornée de miniatures de Blarenberghe, représentant les appartements du duc de Choiseul dans son hôtel de la rue de Richelieu en 1770. Il aurait fallu manier cette petite merveille et l'examiner à la loupe, pour y reconnaître, affirment les initiés, des toiles et objets de collection aujourd'hui classés un peu partout, et pour y admirer l'intérieur d'un homme de goût au XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce bibelot rarissime appartient au baron Robert de Rothschild. Enfin j'oserai vous recommander particulièrement une audacieuse miniature figurant la marquise de Condorcet dans le costume de notre mère Eve au paradis terrestre et dans la pose plus alanguie, et, pourrai-je dire même, plus équivoque, que celle de la célèbre Flora, du Titien, à Florence. Sosthène de La Rochefoucauld n'eût certainement pas admis pareille exhibition, sans voile, tout au moins, et nous pouvons, étant moins rigoristes, rendre grâce à M. Jean Robiquet d'avoir obtenu du vicomte de Grouchy l'autorisation de nous présenter ainsi la marquise de Condorcet, née elle-même de Grouchy.

Passons maintenant dans le salon de M<sup>me</sup> Récamier, qui occupe la dernière salle de l'exposition.

C'est une joie de revoir, une fois de plus, le célèbre portrait de Gérard, d'un décolleté si agréable et d'une allure générale si séduisante : œuvre dont le catalogue nous rappelle l'histoire. Offerte par M<sup>me</sup> Récamier au prince Henri de Prusse, elle fut rendue par celui-ci à la donatrice dans son testament; elle appartient aujourd'hui à la Ville de Paris. Plusieurs meubles exécutés par Jacob, et ayant fait partie du salon de M<sup>me</sup> Récamier, ont été réunis dans cette pièce, ainsi que des autographes et des portraits de quelques-uns de ses admirateurs, Benjamin Constant, Balanche, Chateaubriand. De ce dernier ce n'est pas la meilleure effigie que l'on connaisse. René est ici un peu

pompeux, échevelé, théâtral, dans le mauvais sens du mot, bref cabotin, si l'on permet l'expression, et presque antipathique.

A le revoir cependant en face de celle qui lui inspira une si profonde passion, comment ne pas songer au mystère de cette liaison. Mystère exclusivement physiologique, disent certains, qu'on est tenté de résumer aujourd'hui par une interrogation à la manière d'Eugène Labiche : *Doit-on le dire ?* ou plus exactement : *Le saura-t-on jamais ?*

Je propose une solution plus élégante, en reprenant le très joli mot de M. Louis Gillet décernant à M<sup>me</sup> Récamier le titre de Madone de l'amitié.

Pour conclure, reconnaissons que l'Exposition Carnavalet nous a réconciliés avec les femmes savantes, si l'on veut bien ne pas entendre l'expression dans un sens désobligeant, en admettant d'ailleurs que nous ayons jamais été brouillés avec M<sup>me</sup> Geoffrin ou avec M<sup>me</sup> Récamier. Le théâtre qui grossit tout par nécessité d'optique, nous a habitués à considérer toutes les intellectuelles comme des bas-bleus; une telle généralisation est injuste, car toutes les ambitieuses de lettres ne sont pas fatalement des précieuses, pas plus que le monde où fréquentent les beaux esprits n'est toujours celui où l'on s'ennuie.

Les salons, et même les salles à manger littéraires, ont souvent exercé une influence heureuse sur les productions de l'esprit; il ne faut pas en médire systématiquement et l'on ne saurait contester qu'il manquerait quelque chose à la petite histoire des lettres si nous n'avions eu telle aimable femme stimulant la paresse d'un grand écrivain en pantoufles, ou telle bonne hôtesse agitant à table sa sonnette pour la discipline de la discussion et pour rabrouer un convive en appétit qui réclamait des haricots verts.

L'exposition de 1927 ne l'a cédé en rien comme intérêt et comme succès à sa devancière de 1926; elle les a même

dépassés en raison du nombre et de la qualité des œuvres exposées.

Ces résurrections attirent, à un point qu'on ne peut imaginer, les Parisiens et les étrangers en séjour dans la capitale; il faut avoir vu, aussi bien à la Bibliothèque Nationale pour l'exposition du siècle de Louis XIV qu'au Musée Carnavalet, ces foules empressées et attentives pour se rendre compte des préoccupations d'un ordre élevé, d'une élite tous les jours plus nombreuse. Et cette constatation nous fait oublier un moment les soucis de la vie courante, les mots barbares et impérieux de revalorisation et de stabilisation, en même temps qu'elle nous révèle que tous nos hôtes de passage ne sont pas dans les établissements de plaisir et qu'ils se tournent avec sympathie, dès qu'on veut bien le leur montrer, vers le vrai visage de la France d'hier et d'aujourd'hui.

Maurice MONTIGNY.

*Le Gérant* : R. OBERTHUR.

---